

La sainteté de Jérusalem : instrument géopolitique

Frédéric ENCEL

On sait précisément ce que représente Jérusalem pour les trois monothéismes : une ville sanctifiée. A des degrés divers certes (première ville sainte pour le Judaïsme, troisième pour l'Islam), avec une nature différente il est vrai (la Jérusalem céleste des Chrétiens, plus « matérialisée » dans les deux autres dogmes), mais une ville sainte. Evoquer la sainteté de Jérusalem relève d'un lieu commun, d'un poncif rappelé *ad nauseam*. En revanche, sait-on que ce que n'a pas représenté Jérusalem ? De manière plus précise, sait-on que la cité judéenne n'a pas toujours incarné, loin s'en faut, ce rôle d'instrument géopolitique bâtisseur de conscience nationale, fédérateur d'énergies populaires utilisé à des fins politiques ? A l'heure actuelle, Jérusalem se trouve au cœur de la construction nationale de deux peuples s'en disputant la souveraineté : les Israéliens au nom du peuple juif, les Palestiniens comme nation arabe et musulmane¹. Mais de part et d'autre, s'appuie-t-on réellement sur un précepte et une réalité évidents de toute éternité ?

Nuances musulmanes : où Jérusalem ne sera jamais capitale

Le voyage nocturne

Les textes et les traditions sur lesquels se fonde la croyance des Musulmans dans la sainteté de Jérusalem sont de valeur inégale et, de plus, souvent contradictoires. Parmi les sources écrites, la plus auguste et la moins contestable est évidemment le Coran. Mais, comme pour bien des textes sacrés, une lecture littérale est assez peu éclairante. Certes les prophètes bibliques mentionnés dans le canon coranique s'adressent généralement aux « Fils d'Israël », alternativement objet des promesses et des menaces divines, mais nulle part ceux-ci ne sont mis en rapport avec un lieu géographique déterminé, ni lorsqu'ils échappent aux « gens de Pharaon » et qu'ils franchissent une mer, ni lorsque Moïse leur enjoint d'entrer dans la « Terre sainte » que Dieu leur destine. Naturellement les exégètes, qui connaissent quelque histoire de l'Égypte et surtout celle du peuple juif, en particulier par la Bible, eurent tôt fait de localiser ces moments importants de la révélation anté-islamique. La certification coranique de l'épisode du transport nocturne de Mahomet fut semble-t-il autrement plus difficile à établir puisque le verset qui y fait allusion ne mentionne en tout et pour tout qu'un voyage de nuit vers une « mosquée très éloignée » sans autre précision ni mention, du reste, de Gabriel, du cheval miraculeux ni du ravissement du septième ciel. Au fond toute la sacralité de Jérusalem s'établit dans le Coran sur ce verset énigmatique de la Sourate dite du Voyage nocturne. Dieu parle ainsi :

« Gloire à celui qui a fait voyager de nuit son serviteur
de la Mosquée sacrée à la Mosquée très éloignée dont nous avons béni l'enceinte,
et ceci pour lui montrer certains de nos signes.

¹ En janvier 2001, 97% des Palestiniens sont musulmans (sunnites dans leur totalité), les autres étant des Chrétiens (catholiques romains pour l'essentiel).

- Dieu est celui qui entend et qui voit parfaitement - » [XVII,1]²

Ces termes visaient-ils, à la façon du Judaïsme, un emplacement déterminé ou, à la manière chrétienne, un lieu céleste ? C'est finalement la première de ces interprétations qui a prévalu pour l'Islam. Il a donc fallu l'intervention ultérieure des premiers propagateurs de la tradition mahométane, puis celle des commentateurs pour reconstituer la scène en détail et la situer à Jérusalem. Encore faut-il préciser que sur ce point, nous l'avons constaté en introduction de notre étude, l'unanimité des auteurs est loin d'être réalisée. A plus forte raison en va-t-il de même des croyances qui sont dépourvues de références coraniques telles que l'emplacement du Jugement dernier, de sorte que toutes ces contradictions donnent à penser qu'en bien des cas la littérature religieuse musulmane reflète plus l'état d'une opinion et ses divergences qu'elle ne la fonde en vérité.

La sanctification de Jérusalem par l'Islam ne représente à ses débuts que le prolongement de son caractère sacré dans le Judaïsme, ou plus précisément dans l'histoire juive et celle des royaumes israélites de l'Antiquité. La réaffirmation de la place centrale de Jérusalem par le Christianisme, encore qu'étant de nature très différente, a également et dans une large mesure contribué à cette sacralisation. Toutefois, aux yeux du fidèle musulman, la sainteté de Jérusalem relèvera en définitive de caractères théologiques propres à l'Islam.

Car dans l'esprit populaire, outre le tronc commun judéo-chrétien, c'est sans conteste Mahomet qui, en une nuit de voyage du Hedjaz à la Palestine, fit davantage pour la sainte promotion de Jérusalem que tous ceux des personnages de la Bible qui ont trouvé place dans l'Islam. Le verset en question donne lieu à une interprétation, depuis plusieurs siècles déjà et jusqu'à aujourd'hui, dogmatique et dénuée d'ambiguïtés. Le Prophète fut bien porté dans les airs par le divin de La Mecque à Jérusalem, Jérusalem sur le mont Morya de laquelle il rencontra les grands prophètes l'ayant précédé avec lesquels il dirigea une prière commune. Puis il se rendit avec eux un peu plus loin là où a été construit le dôme du Rocher dit aussi mosquée d'Omar. De là il s'éleva accompagné de l'Ange Gabriel (Djibril) jusqu'au Firmament en traversant les sept Cieux, où il fut gratifié de la Vision béatifique avant de revenir à La Mecque.

La mosquée Al-Aqsa, édifiée sur le Mont du Temple, aura donc répondu au mystérieux verset du Coran sur la mosquée « très éloignée », et il n'est pas jusqu'au Mur dit des Lamentations, dénommé *Al Bouraq* et muraille extérieure de l'ancien Temple juif, qui ne commémore l'emplacement où fut précisément attachée Bourak, la jument ailée du Prophète.

Influence judeo-chretienne et mimétisme

Si l'on fait abstraction de toute influence surnaturelle, l'Histoire peut servir à expliquer comment Jérusalem est devenue si chère à une communauté musulmane qui a vu le jour assez loin de ces parages. Quelques considérations à cet égard méritent d'être avancées, en premier lieu sur la nature des premières relations judéo-islamiques. Car outre le voyage nocturne et la traversée des sept Cieux, Jérusalem est sacrée pour

² Citation coranique tirée du Coran ; traduction de D. Masson, Gallimard, 1967

l'Islam dans la mesure où elle représente le cadre géographique d'événements, passés et futurs d'importance primordiale. Parmi les événements passés, certains sont liés à des épisodes de la Révélation, d'autres à une aventure spirituelle. L'Islam se réclame d'un tronc commun prophétique qui fait des 'Fils d'Israël' les premiers dépositaires du message divin. De nombreuses figures de l'Ancien (Premier) Testament, dont les destins sont intimement liées à cette terre « par Nous bénie », sont vénérés par les Musulmans tels qu'Abraham et Ismaël, Moïse et Aharon, David et Salomon ainsi que Job, Jonas et Elysée. Des personnages du Nouveau Testament, la tradition islamique retient en outre Zacharie, la Vierge Marie, Jean-Baptiste et surtout Jésus, verbe de Dieu.

Par ailleurs, chacun s'accorde à reconnaître l'importance qu'ont revêtu pour Mahomet ses rapports avec les communautés juives d'Arabie. D'une part il en a subi une forte influence culturelle et religieuse, d'autre part il a successivement cherché à se les concilier puis, devant son échec relatif à les séduire dans leur collectif, à les combattre. Dans tous les cas de figure, il était logique que la terre d'Israël (ou plutôt : la terre des *Bnu Israïl*, les « Fils d'Israël ») qui tient une place d'une telle prépondérance au sein du Judaïsme, fût prise en considération par les premiers Musulmans, soit par contamination, soit dans un esprit de compromis puis de compétition. Ceci explique en partie que, durant les deux premières années de son exil à Médine le Prophète ait fait faire à ses fidèles leurs prières en direction de Jérusalem ; première mouture de la *Qibla*. Quoi qu'il en soit, la politique juive de Mahomet et de ses successeurs a porté ses fruits et a valu à l'Islam la conversion individuelle de nombreux Israélites, dont certains accédèrent d'ailleurs à la notoriété politique ou littéraire. Les orientalistes s'accordent à admettre que ce phénomène a entretenu dans la tradition islamique un certain nombre de réminiscences rabbiniques qui ont contribué à développer l'amour des Musulmans pour la Terre sainte... des Juifs.

Enfin, très vraisemblablement, un contexte politique et militaire particulier favorisa le choix pragmatique de Jérusalem comme « Al Quds al Sharif », sainte et noble. C'est suite à la bataille d'Adnadayin qu'en 634 les conquérants musulmans commencèrent à s'emparer de la Palestine et de ses alentours. L'empire musulman qui s'y instaura était dominé par les califes omeyyades de Damas (vers 660-750). Or une décennie durant, de 61 à 73 de l'Hégire (680 à 692), il semble qu'un « anti-calife », Abdallah ibn Zobeyr, parvint à arracher les villes saintes de La Mecque et de Médine à leur autorité islamique première. C'est alors que le calife omeyyade Abd al Malik fit construire une mosquée à l'emplacement de qui avait été celui du Temple de Salomon et d'Hérode, avec pour centre la roche dénudée qui avait supporté l'autel des holocaustes israélites. (D'où son nom de Qoubbat as-Sakhra, la « coupole de la roche »). Le calife espérait ainsi faire d'une pierre deux coups ; d'une part détourner les pèlerins musulmans des villes saintes d'Arabie dont il avait perdu le contrôle, d'autre part concurrencer par un monument d'importance la profusion des grands édifices chrétiens érigés par les empereurs byzantins au cœur de cette cité dont il venait de leur arracher la possession. Ce n'est que plus tard que les autorités musulmanes nouvellement établies firent bâtir une autre mosquée à l'emplacement d'un simple hangar, dressé là pour la prière lors de la prise de Jérusalem en 638. On l'appela naturellement du nom dont le Coran désignait le lieu du voyage

nocturne mystérieux du Prophète, la Mosquée Très Eloignée, al-Masjid al-Aqsâ³.

Il est du reste à observer, la constance remarquable avec laquelle il y eut de tous temps islamiques, sauf rarissimes exceptions, inadéquation totale entre l'attachement de l'islam pour Jérusalem - sincère et profond quoique tardif - et le maintien de l'objet religieux matérialisé par le territoire dans un statut politique tout à fait subalterne au long de cette historiographie arabe et musulmane. On nous fera remarquer à juste titre qu'il en va ainsi d'autres cités à travers le monde et en particulier dans le monde musulman, y compris au cœur du *Dar al Salam* (l'espace de la paix, soit de l'islam) avec en premier lieu La Mecque et Médine. Les deux cités-phare de la « dernière religion », jamais contestées dans leur valeur et rôle religieux fondamentaux, ne furent en effet à aucun moment instituées capitales politiques. Or s'agissant en l'occurrence de Jérusalem, les Palestiniens, *justement* en tant qu'Arabes et, pour l'écrasante majorité d'entre eux, en tant que Musulmans, revendiquent aujourd'hui *Al Quds* la sainte au titre de capitale politique d'un Etat-nation traditionnel.

Une Jérusalem qui n'aura pourtant jamais été élue capitale d'un Etat, royaume, empire ou autre sultanat en terre d'Islam. Le plus souvent, la Ville sainte ne recueillit pas même le statut de chef-lieu. Un peu comme si posséder Jérusalem - et, partant, ne pas la céder à un pouvoir infidèle, c'est à dire non musulman - avait été une obligation dont le caractère absolu rivaliserait avec celui tout aussi absolu de l'indifférence témoignée à l'égard de la cité une fois reconquise et possédée.

Cette piste de réflexion s'avère d'autant plus intéressante qu'elle permet d'appréhender le conflit israélo-arabe contemporain. A vrai dire, fort peu de sources nous révèlent un attachement particulier du nationalisme arabe pour Jérusalem avant le développement du sionisme politique. Même au cours des premières décennies d'implantation sioniste en Palestine, lorsque l'effort de peuplement, de type socialiste et collectiviste, se concentre prioritairement dans les plaines et en Galilée, le nationalisme arabo-palestinien ne paraît pas faire cas de Jérusalem, du moins jusqu'à sa prise et son maintien sous autorité occidentale, britannique en l'occurrence. C'est seulement à compter de l'intérêt grandissant du mouvement sioniste pour Jérusalem qu'en parallèle le nationalisme arabe, de plus en plus « palestinisé », a commencé à prendre, le temps de la guerre contre le *Yishouv* (le foyer national juif) une coloration plus *islamique*, à mettre plus en avant Jérusalem dans ses revendications. L'avènement d'Hadj Amine el Husseini à la tête du mouvement nationaliste arabe de Palestine et surtout de la grande révolte de 1936, le prestige que lui aura conféré son titre de Grand Mufti de Jérusalem, illustrent parfaitement cette prise de conscience *par opposition* et en réaction à une possible chute de la cité entre des mains non musulmanes. Une fois l'essence de la Ville sainte recouvré par un pouvoir musulman, en l'espèce le pouvoir hashémite de Transjordanie, le thème de Jérusalem en péril s'estompe jusqu'à disparaître.

³ Hypothèse fort bien étayée par l'historien Emmanuel Sivan : *Mythes politiques arabes* ; Fayard, 1996

Nuances juives : la conquête tardive des Hébreux

Lorsque Jérusalem est mentionnée pour la première fois sous son nom hébreu définitif, *Yerushalayim*, le Pentateuque, autrement dit l'ensemble sanctifié des cinq Livres de la Torah, est refermé. A aucun moment du récit toranique proprement dit la cité n'a en effet été désignée ainsi ; à Salem y a succédé Jébus, et au « lieu qu'aura choisi Dieu » Beth El. Mais Jérusalem n'apparaît que plus tard, dans le Livre de Josué. *Moshe Rabbenou* (Moïse notre guide) a achevé ses jours, le Jourdain est franchi, et la conquête de Canaan entamée. *Yoshoua*, Josué, est en charge de conduire les Israélites vers la victoire, dont la concrétisation passe tour à tour par l'expulsion ou l'extermination des ennemis, et par l'établissement de la domination hébreu sur l'ensemble de la Terre promise avant que ne soit partagé le territoire au profit des Douze tribus.

S'étant déjà emparé de Jéricho, de la rive orientale du Jourdain jusqu'aux contreforts du Golan (Bashân), croisant à présent le fer sur la Montagne (dorsale montagneuse cisjordanienne) avec différents roitelets cananéens, le chef de guerre juif conclut une alliance avec Gabaon, l'une des places-forte de la région vraisemblablement située au Nord-ouest de Jérusalem. L'acte lui vaut de se voir opposer une puissante coalition :

« S'étaient unis les cinq rois amorites - le roi de Jérusalem, le roi d'Hébron, le roi de Yarmouth, le roi de Lakish et le roi de Eglôn - montèrent, eux et toutes leurs troupes, assiéger Gabaon et lui faire la guerre. » [Jos : 10,5]⁴

En allié fidèle, Josué vole au secours des Gabaonites et écrase l'ensemble des forces ennemies coalisées lors de la célèbre bataille de Guilgal au cours de laquelle - fait absolument unique et indiqué comme tel - l'Eternel-Dieu d'Israël obéit à un humain en la personne de Josué lui demandant de figer soleil et lune trois jours durant, le temps d'une victoire totale. Les cinq rois amorites sont pendus, leurs villes

« passées au tranchant de l'épée », et la conquête se poursuit « sur tout le pays ». [Jos10, 40]

Quid de Jérusalem ? Certes son souverain figure bien parmi la liste exhaustive des rois capturés par Josué, et les territoires bientôt distribués aux tribus englobent plusieurs zones géographiques comprenant logiquement celle de Jérusalem. Toutefois lors de la distribution des lots territoriaux aux tribus, il n'est point fait mention de la cité. En vérité, la ville d'Adoni-Sédek le rebelle n'a pas été conquise. Bien d'autres places-forte immédiatement alentours si, telles que Béthel ou Gilo, mais

« Quant aux Jébusites qui habitent à Jérusalem, les fils de Juda ne purent les déposséder. Les Jébusites habitent donc avec les fils de Juda jusqu'à ce jour. » [Jos:16,63]

Passage biblique tout à fait intéressant autant que surprenant. Lorsqu'on sait avec quelle détermination les Israélites - Juda étant la plus nombreuse d'entre leurs Douze tribus -

⁴ Les citations bibliques sont tirées de L'Ancien Testament ; Traduction œcuménique de la Bible (TOB), 1975

« passèrent tous les êtres humains au tranchant de l'épée jusqu'à leur destruction. »
[Jos:11,14]

au cours de cette première phase de la conquête de Canaan, on conçoit avec peine l'étrange cohabitation. Car enfin, si la cité fortifiée ne put être prise par les armes, (hypothèse plausible au vu de sa situation géographique ; sise à l'extrémité d'une arête rocheuse élevée et cernées de profondes vallées), de quel motif provient l'entrée en ses murs de fils de Juda, même pacifiques ? A moins que la cité fût bel et bien prise, contrairement à l'assertion du Texte. Mais dans ce cas pourquoi cette cohabitation entre irréductibles ennemis ? Les ordres formellement exterminateurs de l'Eternel-Dieu d'Israël n'auraient donc point concerné Jérusalem ? Pourquoi cette exception dont nulle affirmation apparaît par ailleurs ?

S'ensuivent en tout cas de nouveaux combats et de nouvelles victoires conformément aux prescriptions et aux promesses divines relatives à la conquête d' « Eretz Israël ». Or décidément, les choses semblent ne pas devoir se dérouler pour Jérusalem comme pour la plupart des autres cités destinées à tomber dans le domaine exclusif des Israélites. Chacune des tribus, suivant l'exemple victorieux des vaillants fils de Juda, entreprend la conquête du territoire qui lui revient ; or

« Quant aux Jébusites qui habitaient Jérusalem, les fils de Benjamin ne les dépossédèrent pas et les Jébusites ont habité à Jérusalem avec les fils de Benjamin jusqu'à ce jour. » [Jg:1,21]

Un verset qui n'est évidemment pas sans rappeler un précédent cité plus haut, et qui indiquait de manière similaire la cohabitation entre Israélites conquérants et Jébusites voués à l'interdit. Cette fois pourtant, la cité avait été préalablement enlevée le sabre haut...

Suspendons l'espace d'une réflexion la démarche générale afin de soumettre une hypothèse qui pourrait nous éclairer sur cette trame jébusite-hiérosolymitaine passablement illogique ; la place-forte qui n'a pu être conquise par Juda mais où les ennemis cohabitent, puis la prise *manu militari* force saccage de la cité par le même Juda, enfin la non dépossession semble-t-il délibérée des Jébusites (revenus depuis leur écrasement par Juda ?) par la tribu voisine de Benjamin.

Notre idée est la suivante : les rédacteurs de ces versets seraient contemporains - et peut-être serviteurs - de David, l'illustre roi parvenant tant bien que mal à unifier les Douze tribus sous sa couronne, à vaincre les principaux ennemis alentours et, bien entendu, à faire de Jérusalem une capitale puissante, non contestée et prestigieuse. Or David est issu de la tribu de Juda, la tribu du Sud qui va irréductiblement s'imposer au fil de la chronologie biblique comme la plus puissante et, en définitive, donnera son nom aux derniers territoires juifs de l'Antiquité communément réunis sous le nom de Judée. La rivalité entre Juda et Benjamin émaille de manière plus ou moins feutrée de nombreux chapitres de la Bible, en particulier sur la question des frontières à... Jérusalem. (Une véritable guerre civile aura d'ailleurs précédemment opposé Benjamin aux autres tribus réunies).

Aussi ne paraît-il pas absurde d'établir que les rédacteurs aient voulu attribuer à Benjamin la lourde et infamante responsabilité de n'avoir pas

voulu prendre Jérusalem, et d'avoir toléré une cohabitation proscrite par l'Éternel car génératrice potentielle de graves conséquences en matière de cultes idolâtres. Une façon de discréditer rétrospectivement Benjamin dont est issu... le roi Saül. Le jeune prince judéen David apparaîtrait alors comme celui qui aura accompli ce que les antécédents de son mortel rival benjaminite auraient dû réaliser. L'histoire semble d'autant plus cohérente que les rédacteurs de cette chronique biblique ont pris soin d'indiquer dans un premier temps que Juda *ne put* (et non *ne voulut*) conquérir Jérusalem, et dans un second temps qu'il avait bel et bien conquis de haute lutte la forteresse ennemie.

Réécriture, ou adaptation politique de l'histoire vraie de la conquête de Canaan à des fins politiques ? Le parti de David le judéen contre celui de Saül le Benjaminite ? Autrement dit la cause du vainqueur, du rassembleur de la nation (avec les précautions dont nous devons nous prémunir en employant ce terme ici quelque peu anachronique) et de l'unificateur du territoire ? Telle est notre hypothèse, à l'évidence scientifiquement invérifiable. Mais au-delà une certitude demeure qui nous ramène à notre réflexion globale : Jérusalem ne se trouve pas sous souveraineté israélite durant les deux premières phases de l'invasion israélite de Canaan.

Et la confirmation manifeste de cet état de fait nous est fournie plus loin dans le récit biblique, lors de l'épisode du lévite et de la concubine sur le territoire de Benjamin. Deux hommes s'acheminent alors sur un axe Sud/Nord, de Bethléem vers Guivéa. Sur leur route se trouve Jérusalem et

« Lorsqu'ils furent arrivés près de Jébus, le jour avait beaucoup baissé, et le serviteur dit à son maître : « Allons, arrêtons-nous à la ville des Jébusites que voici, et passons-y la nuit ! » Son maître lui dit : « Nous ne nous arrêterons pas à cette ville d'étrangers qui, eux, ne font pas partie des fils d'Israël. Nous pousserons jusqu'à Guivéa. » [Jg : 19,12]

Non seulement la cité en question est ici affublée du titre dévalorisant de jébusite, et donc d'étrangère, mais encore elle n'est même pas appelée Jérusalem. Comment peut-on concevoir dans ces conditions que des années, en réalité probablement des décennies après le commencement de la conquête israélite de cette zone dite de la Montagne, avec en son cœur Jérusalem, la ville puisse encore être méprisée comme étrangère, comme non israélite et ignorée sous son nom hébraïque ? Cela nous paraît invraisemblable.

Décidément, la future ville sainte ne tombera en possession effective des Hébreux que par l'action de David devenu roi, aux alentours de 1 000 av. J-C. Avec là encore une écriture apparemment politique, pro-davidique des événements. Ainsi l'ultime verset relatif au combat singulier entre David et Goliath, naturellement très antérieur à l'avènement du premier comme roi d'Israël, mentionne Jérusalem de façon surprenante, presque hors propos si l'on veut bien considérer que la ville a été « oubliée » depuis l'épisode rappelé plus haut. Manifestement anachronique, on y apprend que

« David prit la tête du Philistin et l'apporta à Jérusalem et il mit ses armes dans sa propre tente. »
[I S : 17,54]

Pour quelle raison politique apporter en hâte ce trophée à Jérusalem ? David fils de Jesse n'en est point originaire, et aucun temple particulier n'y est implanté. Les Israélites dominant-ils la ville ? Pas même, puisque David devra précisément entreprendre de la conquérir militairement. De nouveau, il semble bien qu'on ait cherché rétroactivement à sanctifier Jérusalem, à lui conférer une centralité a posteriori. Jérusalem mais aussi son conquérant définitif et souverain, *David HaMeleh*, le roi David.

Il faut en définitive entamer le Second Livre de Samuel pour prendre lecture de la prise de Jérusalem ; un événement aux circonstances fort intéressantes. Qu'on en juge plutôt :

« David avait trente ans quant il devint roi. Il régna quarante ans. A Hébron, il régna sept ans et six mois sur Juda et, à Jérusalem, il régna trente-trois ans sur tout Israël et Juda. Le roi et ses hommes marchèrent sur Jérusalem contre le Jébusite qui habitait le pays. On dit à David : « Tu n'entreras ici qu'en écartant les aveugles et les boiteux. » C'était pour dire : « David n'entrera pas ici. » David s'empara de la forteresse de Sion - c'est la Cité de David. (...) Puis David construisit le Millo vers l'intérieur. David devint de plus en plus grand et le Seigneur, le Dieu des puissances, était avec lui. » [II S 5,4-10]

Il convient d'introduire quelques commentaires sur cette prise de Jérusalem que les nouveaux maîtres israélites ne perdront qu'environ quatre cent vingt ans plus tard sous la pression militaire de Nabuchodonosor. En premier lieu, il ne fait aucun doute qu'à l'arrivée de David et de ses guerriers sur les lieux, la forteresse ne se trouve pas entre des mains israélites. Accueilli par des sarcasmes méprisants et des murailles hostiles, David doit s'emparer par la force de la cité. En second lieu, on note un nouvel anachronisme destiné là encore à glorifier David aux yeux de ses contemporains, en l'occurrence la construction du *Millo*, ce mur d'enceinte qui ne sera érigé que sous le règne de son fils Salomon. Le troisième élément procède d'une interrogation : pourquoi avoir attendu sept années et demi pour entreprendre la conquête du site ? La question peut d'ailleurs être tournée : pourquoi n'avoir attendu davantage ? En guise de réponse officielle, l'exégèse avance que David aura tenu à disposer de l'autorité sur l'ensemble du peuple et des tribus pour entreprendre la conquête de Jérusalem. En effet, la soumission des chefs de tribus intervient immédiatement avant la campagne contre les Jébusites. De manière très prosaïque, il semble que le choix de Jérusalem pour capitale du royaume ait été motivé par des nécessités de neutralité. On l'a vu, Jébus/Jérusalem n'avait jamais été véritablement conquise par les Hébreux. Aucune tribu ne pouvait par conséquent la revendiquer n'y n'en possédait la jouissance. Géographiquement située entre la puissante Juda et l'ensemble des autres tribus israélites, la localité fortifiée accrochée à la Montagne, outre sa situation stratégique peut-être perçue comme relativement intéressante, correspondait logiquement à un juste compromis politique.

Cela dit, il faut admettre qu'à partir de cette période antique, Jérusalem ne cessera d'incarner seule la centralité simultanément politique, spirituelle et sociale du Judaïsme et, par extension, de l'ensemble du peuple juif, y compris dans sa diaspora multiséculaire et dans sa souveraineté politique retrouvée avec l'Etat d'Israël contemporain.

En définitive, Jérusalem constitue bien l'indispensable ciment national, l'objet de mémoire et le capteur d'identité pour deux nations concurrentes, à condition d'être possédée. Si l'homme de paix, observateur de bonne foi, omet dans sa quête de compréhension et de fraternité retrouvée entre fils d'Abraham cette dimension géopolitique fondamentale, à savoir le besoin des nations à la souveraineté, il se condamne à échouer. Comme le rappelait très justement l'ancien maire-adjoint israélien de Jérusalem, Meron Benvenisti, « Il n'y a pas plus de solutions à Jérusalem que la vie n'a de solutions. Jérusalem est une situation⁵... » Or seule la remise en cause profonde et durable de cette situation d'instrumentalisation politique permettra d'espérer, peut-être, l'avènement de la paix dans et autour de la cité judéenne saturée de sainteté...

Frédéric ENCEL

Docteur en Géopolitique (Paris VIII), maître de conférences à l'ENA, chargé de cours à l'IEP de Rennes en relations internationales. Il a publié chez Flammarion *Géopolitique de Jérusalem* (1998), *Le Moyen-Orient entre guerre paix. Une géopolitique du Golan* (1999), et *Géopolitique de l'Apocalypse, notre démocratie contre le fléau islamiste* (2002).

⁵ M. Benvenisti : Radio Shalom 94.8 (Paris), le 3 septembre 2001, journal de 18h